TÉLÉVISION ET CINÉMA
L'impact réel de l'image artificielle

MONCEF GUITOUNI
PROFESSEUR-CONSEIL

Le XXe siècle s'achève. Bien des découvertes scientifiques et des nouveautés ont pris place dans la vie quotidienne. Aussi nous semble-t-il approprié de nous intéresser, en cette fin de siècle, à l'évolution et à l'impact de ces transformations. Notre préoccupation portera sur un aspect spécifique, soit les contenus diffusés par la télévision et le cinéma. Nous pensons ici à tous les films visionnés au cinéma, à la télévision ou par cassettes vidéo, ainsi que les feuilletons, les téléromans, les téléséries. Que la trame soit purement imaginaire ou fondée sur le réel, nous nous intéressons à tout ce dont le rendement est le fruit de la conception de créateurs et de réalisateurs.

Auparavant, qu'y avait-il de semblable? Les contes, le théâtre, la littérature, la poésie,... Tout cela laissait une grande place à l'imagination et à la sensibilité de chacun. Les images artificielles que les jeunes dévorent depuis leur naissance laissent-elles autant de place à la créativité personnelle? Pouvons-nous appliquer les mêmes règles à des médias dont la puissance et l'omniprésence sont certainement très différentes? Sommes-nous dès à présent en mesure d'orienter nos décisions futures en fonction des observations recueillies sur les premières générations exposées, depuis leur naissance, à ces images artificielles de la vie humaine?

Les générations du XXe siècle ont été les premières à produire et à consommer ces images artificielles présentées avec de plus en plus de réalisme à mesure que la technique et l'habileté des créateurs et des réalisateurs se raffinent. Nous en sommes rendus à l'écran géant et à la projection tridimensionnelle, et de nombreuses études ont conduit à des recettes presque infaillibles pour produire telle et telle émotion avec telle et telle intensité chez les spectateurs. Puisqu'il est clair que ce nouvel univers, parallèle à la vie réelle mais tout aussi présent, continuera certainement dans le futur d'occuper une place très importante dans la somme des relations et des expériences émotives des générations à venir, il est essentiel que nous sachions comment gérer l'utilisation des médias qui le diffusent.

Le biais que nous avons choisi pour éclairer notre réflexion est d'abord celui non seulement des constats actuels, mais des choix premiers qui ont constitué l'héritage des temps présents. Quels étaient les intérêts de départ associés à ces médias? Quels étaient les ambitions et les choix des créateurs et des producteurs qui n'avaient pas eux-mêmes grandi dans cet univers médiatisé? Qu'est-il d'ores et déjà possible d'entrevoir chez les jeunes pour lesquels ces médias sont devenus des compagnons réels et omniprésents? Dans quel sens serait-il souhaitable d'orienter notre utilisation de ces médias?

Situons-nous d'abord. Il y a eu en premier lieu le cinéma; considéré comme le septième art, il héritait de toute la tradition des arts lyriques, de la littérature, du théâtre, etc.. Avec la

télévision, non seulement la diffusion des films a-t-elle pris de l'expansion, mais est apparue une autre forme d'émissions: les feuilletons, les téléromans, les téléséries. A travers ces changements, le produit s'est rapproché des gens, mais est-il resté fidèle à son objectif premier? Le cinéma, en tant que septième art, ne devait-il pas répondre aux mêmes impératifs que les autres arts, soit la liberté de création et d'expression pour contribuer à une évolution et à certaines mutations des sociétés en participant à la transmission de la culture et des découvertes? Si le cinéma et la télévision continuent de revendiquer leur droit à la liberté de création et d'expression, se réclament-ils avec autant de force du devoir de viser l'avancement de la société? De plus, l'ampleur de la marge de manoeuvre durement acquise par les arts reste-t-elle souhaitable lorsqu'il s'agit de médias de la puissance du cinéma et de la télévision?

Il ne faut pas négliger le fait que de plus en plus les techniques cinématographiques et télévisuelles sophistiquées permettent, contrairement à tous les arts, de créer l'illusion et la sensation du réel même pour ce qui est difficilement imaginable. Le spectateur n'a aucun effort à fournir, il n'a même pas à donner son accord ou à réfléchir, à part la décision de se mettre en position de spectateur. Tout le reste, s'il le souhaite, peut être entièrement hors de son contrôle. Et même cette liberté de décision dont nous parlons, n'est-elle pas bien mince puisque la télévision rend possible une diffusion presque permanente à l'intérieur même de l'intimité et de la vie quotidienne? Serait-il raisonnable de garder les mêmes réglementations alors qu'une société, par exemple qui disposait d'arcs et de flèches, vient en possession de la bombe atomique? N'avons-nous pas modifié nos règles de vie urbaine lorsque nous avons remplacé les voitures tirées par des chevaux par l'automobile? L'état actuel de notre environnement physique ne nous démontre-t-il pas tragiquement la conséquence de garder les mêmes règles alors que les produits toxiques se transforment et se multiplient de façon massive?

Sans nuire au droit fondamental à la liberté d'expression et de création, il est nécessaire de nous interroger comme société sur la qualité des images artificielles dont nous comptons nourrir l'imaginaire et la sensibilité de nos futurs petits-enfants. N'est-il pas légitime, dans une société démocratique, de vouloir que ces médias, comme toutes les autres instances, répondent à un souci d'évolution et ne risquent pas de nuire au développement des individus et des collectivités? En démocratie, la liberté d'expression, ce n'est pas uniquement le droit de dire ce que l'on veut, c'est aussi l'assurance que tous les points de vue peuvent avoir une égale tribune. "*Nous avons cessé de veiller à ce que le système de la télévision conserve et développe sa mission de répondre aux voeux du public, à la curiosité des femmes et des hommes, aux progrès de leur savoir et aux exigences du pluralisme. Nous avons oublié que la télévision devait répondre aux valeurs démocratiques. Nous avons collectivement consenti à faire de la télévision une usine de diffusion de marchandises culturelles soumise aux seules lois de la concurrence et de l'entreprise privée*" [1].

Comment en sommes-nous arrivés là? Que s'est-il passé pour que de la liberté artistique, nous en soyons venus à la dictature de l'intérêt économique? Il faut se rappeler qui étaient, au Québec, les premières générations de créateurs et de producteurs contrôlant le cinéma et la télévision. Les plus jeunes étaient pour la plupart nés dans les années 30 et il est significatif de se rappeler que cette génération a aussi été à l'origine des grandes mutations

[1] **Conseil de la famille du Québec.** *Familles et télévision,* Le groupe Domotique de Montréal, (1991)**novembre**, 11.

sociales des années 60. Ces changements sociaux survenus très rapidement au cours des années 60 au Québec visaient l'ouverture, la recherche de nouveauté, la libération et l'évolution de la culture, mais essentiellement et par-dessus tout, ils devaient surtout briser les chaînes d'un passé dogmatique, autant moral que politique. Il s'agissait de rompre avec des traditions qui régentaient presque dans les moindres détails non seulement la vie sociale mais aussi la vie privée des gens. Cette génération voulait se soustraire à un univers collectif que l'on qualifie aujourd'hui ''d'époque de la grande noirceur''.

Les Québécois nés dans les années 30 s'étaient donc attribué le mandat de permettre aux générations futures d'accéder à un monde plus ouvert, un monde où la réflexion et la controverse seraient motivées par la recherche non seulement de la vérité, mais aussi de la liberté, et dont l'objectif serait de faire avancer la collectivité. Guidés par la liberté de pensée, la culture, l'art et tout l'univers de la création ont donc servi depuis à dénoncer les injustices, les abus et l'autoritarisme. Si au point de départ, toutes ces réactions étaient fondées et justifiées par des réalités passées, il en est resté aujourd'hui un biais pour une tolérance inconditionnelle face à tous les comportements et à toutes les expressions, tellement nous sommes devenus convaincus de la suprématie de la liberté. Même au prix de bouleversements et de dérangements considérables, nous avons jusqu'à maintenant supporté jusqu'au bout l'idée de laisser libre cours à toutes les avenues de la libération artistique et de l'épanouissement de l'intellect. La démarche quoique audacieuse était noble car elle était fondée sur le constat d'excès contraires ayant conduit à la sclérose dans la création et au marasme dans la pensée.

Toutefois, inévitablement, cette position de liberté sans frontière adoptée à cause de l'étouffement et de la frustration a mené au revers de la médaille: la remise en question pêle-mêle de structures fondamentales comme la famille, la valeur morale, le sens civique. En voulant se libérer de contraintes injustifiées et déraisonnables, nous nous sommes pliés à tous les diktats de la liberté sans même prendre conscience des possibilités d'exagération. Aussi la réalité des années 70 a-t-elle confronté les jeunes de l'époque au vide familial, à l'anarchie dans les relations et au rejet de toute discipline. Nous en étions venus à confondre engagement avec emprisonnement, respect avec soumission, responsabilité avec abus d'autorité. Certains diront qu'aucun changement ne peut survenir sans heurts; il n'en reste pas moins que les transformations sociales accélérées au Québec ont laissé un climat d'insécurité face au futur. Cette révolution n'était pas si tranquille qu'on l'a dit puisqu'elle nous confronte à une instabilité dans les relations, à des doutes incessants quant aux sentiments et à une violence sans aucune culpabilité. Il n'y avait alors qu'un pas à franchir pour que les gens, afin de compenser les valeurs humaines perdues, se rabattent encore plus sur les valeurs matérielles et sur les positions sociales. Aujourd'hui, la valeur des liens entre les gens est devenue quantifiable; les rapports avec les autres ne sont pas perçus comme épanouissants mais contraignants; au lieu de s'entraider, les gens se referment car ils se sentent utilisés, exploités, trahis. Chacun devient alors adepte de la performance, cherche à dominer et à posséder pour s'imposer. Si l'injustice passée faisait de la richesse le privilège de quelques-uns, aujourd'hui, la richesse est devenue la seule clé de la réussite que tous convoitent pour se faire justice.

Voilà qui nous ramène directement à notre propos. Depuis des années, le cinéma et la télévision ne se contentent-ils pas de plus en plus d'illustrer et de renforcer ce mouvement plutôt que de chercher le cap qui aille vraiment vers une évolution de nos sociétés? Pouvons-nous réellement prétendre qu'ils poursuivent le noble objectif de contribuer à l'amélioration de la vie sociale et à l'évolution des identités personnelles? La li-

berté d'expression vise-t-elle encore la libération des individus? Les images artificielles du cinéma et de la télévision ne constituent-elles pas plutôt une agression supplémentaire qui profite du vide familial ressenti par les jeunes, de l'individualisme et de la recherche de satisfactions instantanées, obsession autant des riches que des pauvres, de la faillite éducative d'écoles devenues fabriques d'employés modelés aux besoins des usines et des entreprises? Même s'il n'y a jamais eu autant de lois pour veiller à maintenir l'équilibre et à éviter l'injustice et l'exploitation, nous sommes passés maîtres dans l'art d'asservir les foules à distance par l'influence de la manipulation à travers les mass medias. "*Si à plusieurs égards, la télévision nous ressemble et nous reflète, elle nous fabrique aussi, à sa façon, une interprétation de nos réalités. Elle fait des choix à notre place et elle nous les impose par la suite en laissant dans l'obscurité, ou pire, dans le silence total, certaines dimensions capitales de nos vies individuelles et sociales. La télévision ne dit pas et ne montre pas tout, même si elle nous entretient dans l'idée qu'elle est un miroir de ce que nous sommes et de ce que nous vivons*" [2].

Ce qui devait être le septième art est devenu affaire commerciale; les messages diffusés ne se préoccupent guère de la logique, du bien des collectivités ou des conséquences des besoins excessifs des populations. N'y a-t-il vraiment aucun rapport avec le fait que la jeunesse d'aujourd'hui est violente et semble croire que c'est le seul moyen de se tailler une place? D'une part, nous incitons les jeunes à se défendre, leur enseignant des techniques d'autodéfense, leur présentant des histoires de jeunes se regroupant autour d'un chef pour se sentir forts et protégés, les conscientisant au fait qu'il y a de plus en plus d'agressions dans nos rues; mais d'autre part, ne sommes-nous pas responsables du fait que ces mêmes jeunes se retrouvent avec une identité affaiblie? Les générations précédentes confrontées à l'autorité et à l'imposition avaient eu l'occasion d'apprendre à s'opposer, même silencieusement, alors que nous avons privé les jeunes d'aujourd'hui de cet exercice en voulant à tout prix leur faciliter la vie. De la même façon que dans notre rêve de liberté, nous jugeons les films et les émissions télévisuelles avec une grande tolérance, nous éduquons aussi nos enfants avec une grande condescendance face à leurs comportements agressifs. Pensons-nous ainsi contribuer à développer leur identité? Des recherches démontrent que l'agressivité et la violence des jeunes proviennent justement du sentiment d'abandon. Ces jeunes se sentent seuls et perdus au milieu du vide créé par notre tolérance. Ils ressentent une insécurité intense parce qu'ils ne connaissent pas les limites et n'ont jamais eu de balises. Ils vivent un stress considérable car nous les avons énormément gâtés, et au nom du respect de leur droit au plaisir et à la liberté, nous ne les avons jamais entraînés à faire face aux contraintes. Adler faisait déjà remarquer à son époque qu'un jeune qui grandit sans interdit devient effronté. Nous pouvons ajouter qu'à cause de la panique créée par le manque de frontières, le jeune opte pour la défensive et l'agressivité pour se croire fort et tenter de calmer son insécurité.

Or, dans un précédent article sur l'influence de la télévision, il m'avait été possible d'attirer l'attention justement sur cette rencontre entre l'insécurité du spectateur et le message télévisuel. Permettez-moi de reprendre quelques-unes des notions alors rapportées afin de poursuivre notre réflexion à la lumière de ces données.

"*S'il est prouvé que la télévision a une influence, nous sommes loin de pouvoir dire qu'elle*

[2] **Conseil de la famille du Québec**, *Familles et télévision*, Le groupe Domotique de Montréal, (1991) **août**, 11.

est maître de cette influence. Pourquoi? Parce qu'il y a deux aspects qui précèdent le contenu même du message télévisuel; le premier, c'est le stress provoqué par l'insécurité, le deuxième, c'est ce que la télévision elle-même instaure et provoque comme mécanisme psychique. En effet, le système nerveux remplit deux fonctions principales: l'intégration de toutes les fonctions de l'organisme et les liaisons entre l'organisme et son milieu. Le stress lié à l'insécurité impose en réalité à l'organisme un ensemble de phénomènes auxquels il répond par une réaction d'adaptation mettant essentiellement en jeu le système nerveux dit sympathique (involontaire) et le système endocrinien (système des glandes sécrétant les hormones) qui libère des facteurs hormonaux et des médiateurs chimiques; ces instances sollicitent inconsidérément les organes, les détournant de leur action spécifique pour servir un intérêt immédiat: l'adaptation au stress, ce qui résulte en une forme de faiblesse au niveau de l'organisme lui-même. Par ailleurs, Cohen-Séat a observé que les images provoquent des modifications de l'activité même des centres nerveux: <<Les modifications de l'électro-encéphalogramme peuvent être fonction, au moins partiellement, du contenu du ''discours'' télévisuel. Certaines réactions, banales ou non, par ailleurs, sont manifestement liées à des significations. Tel type de moment psychologique s'accompagne naturellement d'une réaction d'arrêt ou de bouffées ''thêta'' sur l'électro-encéphalogramme, quels que soient les caractères physiques de l'image filmique (morphologie, brillance, mouvement, etc.), tandis que de la même façon, tel autre type - même contenant, autre contenu - amène la réapparition de l'''alpha''.

Bref, pour des semblables conditions ''télécraniques'' la succession d'un moment de contenu à un autre, même dans un passage rapide, peut être lue sur le tracé de l'électro-encéphalogramme>>''[3].

Ce constat semble démontrer de façon indiscutable que le contenu a une influence sur le spectateur. Toutefois, et c'est peut-être le plus inquiétant, nous ignorons comment agit cette influence et à quel point elle persiste. Plusieurs études ont porté sur l'impact des images d'agression sur les jeunes, mais la controverse reste totale. Il en ressort généralement que l'observation de la violence n'a pas d'effet mesurable sur l'agressivité résiduelle, mais que, par contre, la vision tragique des conséquences de cette violence pourrait avoir un effet décisif (Friedrich, Stein, 1975). Si des subtilités en termes de définition et de méthodologie rendent les résultats des recherches très contestables, nous pouvons par contre inférer certaines données en nous inspirant du mécanisme des traumatismes psychologiques. En effet, dans la vie quotidienne, des chocs peuvent causer des perturbations émotionnelles qui seront difficiles à équilibrer par la suite. Ces traumatismes se rattachent à des images, à des impressions, à des émotions qui marquent la structure mentale et exercent par la suite, souvent à l'insu de la personne, un impact sur les attitudes, les comportements et les valeurs. De la même façon que la mémoire enregistre des odeurs, des musiques, des atmosphères et qu'elle les assimile à des émotions spécifiques, et que les mêmes conditions peuvent les recréer sans crier gare des années plus tard, comment pouvons-nous imaginer que ce que nous ressentons devant un film ou une émission télévisée ne laisserait aucune trace? D'autant plus que l'état de somnolence dans lequel nous place la luminosité des écrans vient atténuer le mécanisme défensif lié à la conscience de ne pas être devant des images réelles. En effet, cette somnolence due à la luminosité de l'écran provoque un ralen-

[3] **Guitouni, M.**, *L'influence de la télévision sur l'enfant*, Revue de la Société de recherche en orientation humaine, (1980) **novembre**, 41-42.

tissement des facultés psychiques qui permettent de se défendre contre les informations reçues et de pouvoir en analyser le contenu.

Nous pouvons discuter des orientations et des répercussions de l'influence des images artificielles sur l'attitude psychique et le comportement des gens, mais nous ne pouvons sérieusement contester qu'il y a influence. A la défense de ces médias, certains chercheurs allèguent qu'il y a influence mais que les émotions fictives auraient en fait une valeur cathartique, c'est-à-dire qu'elles aideraient la personne à se libérer de certaines tensions sans avoir à passer à l'acte. Mais même cet effet souhaitable ne se limite-t-il pas en réalité à un défoulement par procuration qui soulage instantanément, mais ne peut pas extirper le malaise réel? Ce remède temporaire a non seulement aucun effet pour diminuer l'agressivité, la haine ou la vengeance réelle, mais en soulageant la tension des personnes qui se sentent injustement traitées, il les incite à penser qu'elles sont en droit d'exprimer leur aigreur. Elles peuvent d'ailleurs trouver dans ces images des références pour raffiner leurs méthodes de manipulation, d'agression, de défoulement. Par ailleurs, les plus inquiets et angoissés y retrouvent un incitatif à leur état d'âme et alimentent ainsi leur peur et leur méfiance. Qui peut nier que les messages au cinéma et à la télévision véhiculent une morale parallèle, et souvent même contraire aux valeurs sociétales? Comment alors, au nom de la démocratie, pouvons-nous agir comme si cet impact potentiel échappait aux impératifs des questions suivantes: que souhaitons-nous pour notre collectivité, que voulons-nous véhiculer comme culture sociale, quelle qualité de vie et quel équilibre comptons-nous favoriser pour les jeunes, quelles références voulons-nous préparer pour l'avenir? Une société démocratique qui veut protéger les individus contre les injustices et le despotisme se doit de respecter la libre expression, mais elle doit savoir aussi établir des paramètres pour empêcher toute hégémonie; pourquoi les images artificielles échapperaient-elles à cette loi? Il y a des personnes et des intentions derrière ces images.

Sous prétexte que nous avons vécu trop d'années dans une société étouffante et refrénée, nous nous retrouvons depuis 1960 au coeur de transformations constantes et d'une perpétuelle agitation. Allons-nous attendre encore un siècle pour orienter cette mutation vers un avenir meilleur et une culture qui favorise l'équilibre? Le prérequis consiste maintenant à libérer la société québécoise des points de référence d'un passé qui a produit des rêveurs indifférents à la réalité, ou des êtres déçus et trahis dans leur idéal, ou des personnes qui ont perdu toute confiance en l'avenir ou d'autres qui vivent au gré du plaisir de l'instant et du présent. Il est vrai que nous avons souffert de la fermeture, mais l'ouverture consiste-t-elle à laisser combler le vide resté béant entre nos espoirs et la réalité par des influences extérieures qui, malgré nous et en dehors de nos aspirations, infiltrent les sociétés modernes tout particulièrement par le cinéma et la télévision.

Tellement d'images de violence nous envahissent par le cinéma et la télévision. Or, la majorité des recherches sur l'agressivité et les comportements "*semble démontrer qu'il y a un lien entre l'exposition à la violence et l'agressivité mesurée. Cela n'indique cependant pas qu'il y ait une relation directe avec les comportements. Les résultats des recherches à cet égard sont des plus divers et permettent difficilement de conclure à une relation de cause à effet [...]*

Le cas des enfants semble toutefois faire exception puisqu'une majorité d'études semble démontrer un lien assez évident entre l'exposition précoce à des images violentes et des comportements plus agressifs. A cet égard, plusieurs auteurs mentionnent la chaîne: visionnements d'images violentes, comportements agressifs, besoin de programmes violents... De plus, on peut penser que la violence sera mieux acceptée par ceux qui en auront vu beau-

coup (désensibilisation) et qu'elle sera perçue comme étant un phénomène social normal''[4].

Actuellement, la violence à l'écran et celle dans nos sociétés semblent cohabiter. Le septième art devait libérer les moeurs et nous sortir de l'étouffement, mais il faudrait être attentifs à ce qu'il ne devienne l'illustration d'une violence associée à une image de courage et de dépassement de soi devant permettre de s'imposer. Si la violence est présentée comme un moyen légitime de contrer certaines injustices, comment pouvons-nous éviter que cela dégénère en violence gratuite, exempte de tout sentiment de culpabilité? Comment allons-nous pouvoir évaluer ce qui est justifié ou pas du point de vue de jeunes dont plusieurs se retrouvent au coeur d'un vide moral? Préoccupés par la liberté et par leur propre libération, bien des adultes, dans la famille et à l'école, étaient peu disponibles pour éduquer les jeunes et contribuer à leur découverte du sens de la vie. Par conséquent, de nombreux jeunes pour prouver leur valeur et pour épater choisissent d'imiter les comportements de tel ou tel héros à la mode. Ceux qui fabriquent ces héros s'interrogent-ils sur les conséquences de leur multiplication et surtout de leur insertion dans le monde réel par le biais des jeunes imitateurs? Il fait partie de la nature même des jeunes de vouloir lutter, découvrir, conquérir; nos sociétés offrent-elles des voies constructives à ces énergies piaffantes? La confrontation aux limites de la réalité a toujours servi à modeler ces élans d'action pour les transformer en forces vives, qu'arrivera-t-il si au lieu de cela, ils sont portés par l'illusion et l'imagination débridée? Le risque en créant un tel décalage entre une inertie factuelle et une invulnérabilité virtuelle n'est-il pas que les jeunes se retournent vers cette illusion de force qu'est la violence? Malheureusement, ceux qui tirent profit de ce commerce des images violentes misent sur les tergiversations scientifiques pour faire durer le statu quo.

''*... le manque de preuves concluantes quant aux effets néfastes de la violence télévisée et le principe ultime de la liberté d'expression sont les deux conclusions qui mènent à la non-intervention des autorités politiques dans les contenus audio-visuels, à tout le moins, au refus d'une intervention directe. Il n'y a pas de doute que ces conclusions ne peuvent satisfaire un public qui demeure inquiet d'éventuels effets négatifs liés à cette violence, et qui, de toute façon, ne voit nullement l'utilité ou la nécessité d'images exagérément violentes sur le petit écran*''[5].

Mais n'y a-t-il de violent que les images de luttes et d'agressions? N'est-ce pas aussi une violence la façon dont les rapports hommes-femmes et les relations sexuelles sont présentés dans ces films et ces émissions? Dans les écoles et les familles, de nombreux efforts sont fournis pour diminuer les tendances sexistes, mais il faut bien l'admettre, dans les films et à la télévision, il reste beaucoup à faire et les efforts ne se font pas tellement sentir. Le jeune qui est frustré et se sent complexé face à l'autre sexe, au lieu d'assumer une faiblesse temporaire et de risquer un jugement négatif, s'il est orgueilleux et susceptible, ne va-t-il pas plutôt se camoufler en imitant les attitudes de machos et de misogynes que l'on retrouve chez presque tous les héros braves et audacieux des films violents? Or, contribuer à creuser un fossé entre les sexes, n'est-ce pas alimenter et perpétuer la violence jusque dans l'in-

[4] **Conseil de la radio-diffusion des télécommunications canadiennes**, *Synthèses et analyses de divers travaux relatifs à la violence à la télévision*, (1991) **juin**, 44.

[5] **Conseil de la radio-diffusion des télécommunications canadiennes**, *Synthèses et analyses de divers travaux relatifs à la violence à la télévision*, (1991) **juin**, 18.

timité des gens? Quel est déjà l'impact de cette ambivalence? On voit s'accentuer la réaction des femmes contre l'agression masculine qui les veut entièrement soumises au désir et au plaisir de l'homme; on constate aussi que ces mêmes hommes ressentent un certain malaise et vivent une lutte entre leur conditionnement et leur raisonnement. Mais en même temps, ces images renforcent le profil de la femme faible et objet de plaisir, source de complexe d'infériorité et de sentiment d'impuissance des femmes depuis des siècles, et du même souffle, elles confirment l'homme dans son rôle de personnage supérieur qui a des droits sur les femmes. En fait, notre incohérence, loin d'avoir amélioré les relations, semble plutôt avoir brouillé les pistes et multiplié les fossés. Avons-nous le droit de compter uniquement sur la pression de l'inconfort pour qu'il y ait changement ou n'aurions-nous pas intérêt à nous orienter rapidement vers une harmonie et un équilibre entre hommes et femmes?

Il est très souvent question de sexualité dans les films et à la télévision. C'est un des points de rencontre entre hommes et femmes des plus intimes et des plus délicats. L'utilisation qui en est faite démontre bien que nous avons cherché à nous libérer d'une morale sexuelle jugée artificielle et source d'inhibitions. Mais ce que nous exhibons maintenant, est-ce une sexualité plus naturelle? L'ignorance certes était nuisible, mais la fausseté n'est-elle pas au moins aussi dangereuse? Pour faire les distinctions qui s'imposent entre une sexualité naturelle et libérée et une fiction où l'instinct sauvage est débridé, ne faut-il pas avoir soi-même découvert non seulement le désir, mais aussi l'importance du lien à l'autre personne? Les jeunes encore en apprentissage peuvent-ils avoir cette force critique ou ne risquent-ils pas surtout d'y découvrir des sensations à travers des images artificielles? Ne sommes-nous pas très loin du naturel lorsqu'on en vient à rêver de reproduire des imitations? Pouvons-nous prétendre qu'il s'agit là de contribuer à l'amélioration des rapports entre les êtres et entre les sexes? D'ailleurs divers problèmes se manifestent déjà. Si l'inhibition des années précédentes avait causé blocages et obsessions, aujourd'hui bien des jeunes couples vivent aussi difficilement leur sexualité malgré un intérêt et une ouverture mentale pour ce plaisir. Comme si le corps et la tête n'étaient pas au diapason; peut-être d'ailleurs ne les avons-nous pas laissés se développer à l'unisson?

D'une façon plus globale, ce questionnement sur ce que véhiculent les images artificielles s'impose avec d'autant plus d'acuité qu'en plus de porter sur des thématiques très importantes pour les individus et les collectivités, ces images sont diffusées par des médias qui à toute fin pratique transcendent toutes les frontières. Jusqu'à maintenant, les peuples s'étaient toujours distingués par leurs coutumes, leurs habitudes, leurs moeurs et leurs modes de vie. Chaque pays a toujours vu dans les règles qui régissent sa société un élément d'ordre et de sécurité par rapport à la collectivité. Toutefois, de la façon dont les médias apportent des images d'ailleurs, nous pouvons nous attendre à diverses réactions. Certains peuples risquent de développer des complexes face à leur propre culture parce qu'ils auront tendance à survaloriser ceux qui se présentent sous l'angle de la force et de la grandeur. D'autres, par contre, iront même jusqu'à devenir agressifs et violents pour protéger leur identité culturelle car ils y voient l'élément par excellence de leur valeur et de leur qualité. Pourtant la télévision et le cinéma pourraient aussi être de bons outils pour permettre à ces différents peuples de se connaître, de se découvrir et d'apprendre à se respecter. Mais encore là, pour ce faire, il ne faut pas laisser libre cours aux élans de chacun. Il est tellement plus facile d'utiliser les médias pour présenter des scènes choquantes pour ceux qui ne comprennent pas certaines habitudes ou pour insinuer des faussetés et suggérer des pseudo-vérités. On crée ainsi une réaction d'hostilité ou de dé-

goût et on contribue à un dénigrement qui peut alimenter le racisme.

Allons-nous continuellement laisser le développement de nos jeunes et de nos masses entre les mains de ces médias; leur laisserons-nous indéfiniment le droit d'imposer, de modifier ou de déformer des cultures? En effet, ce problème d'intrusion et d'interpénétration des cultures à cause de la mondialisation des marchés et de la large diffusion des images artificielles, ne nous permet plus d'espérer limiter les dégâts simplement en croyant que nos responsables sauront préserver nos acquis et nos valeurs et qu'ils vont sauvegarder nos moeurs et la cohésion de nos collectivités. Il faut être réalistes; de nos jours les êtres humains risquent de se perdre de plus en plus dans cette tendance nouvelle à la globalisation. Dans le passé, chaque individu connaissait son cadre de référence spécifique et entretenait son sentiment d'appartenance et, surtout dans les dernières décennies, les gens étaient très encadrés par la nation et par un ensemble particulier de croyances; aujourd'hui, plus personne, même pas au fin fond des régions les plus perdues, n'est totalement à l'abri de cet envahissement par l'image.

L'ensemble de ces constats nous amène en terminant à formuler deux réflexions succintes. D'abord, il est important que la famille intervienne et participe à l'établissement d'un nouvel ordre en devenant partie prenante dans l'élaboration des programmes, de l'intérieur même, si c'est possible des organismes des médias nationaux, afin d'orienter les choix pour éviter que les jeunes générations soient à la merci de conditionnements et d'informations sans aucun lien avec leurs origines et leur culture d'appartenance. Même s'il est vrai que ces connaissances peuvent constituer un enrichissement, si l'auditeur ignore qui il est, cela devient un détournement et une aliénation.

Voilà qui nous conduit directement à la deuxième réflexion de base. Il est de plus en plus nécessaire pour les collectivités de travailler au développement de l'identité à la fois culturelle et personnelle de ses citoyens. L'identité culturelle permet de comparer et d'évaluer ce qui est important et ce qui ne l'est pas et l'identité personnelle aide à savoir ce que l'on veut. Il est d'autant plus urgent actuellement de faire cette démarche que la technologie moderne avance plus vite que la conscience humaine étant donné l'engourdissement croissant dans lequel se trouvent les cerveaux.